

# Le divers spatial et la quête de soi dans *Aigre-doux* : *Les élucubrations d'un esprit tourmenté de Djamel Mati.*

M. Hamdi Mehdi  
Université Mouloud Mammeri de Tizi-Ouzou

**Résumé:** *On dirait le Sud* : les élucubrations d'un esprit tourmenté de Djamel Mati nous donne à lire un personnage innommé, qui dans ses différentes pratiques spatiales, quelle soient référentielles ou virtuelles entend recouvrir son identité. Pour ce faire, il emprunte un itinéraire des plus contrastés. On refusant l'espace auquel il appartient, il aspire à un ailleurs qu'il conçoit comme pouvant l'aider dans son entreprise. Dans des conjonctions spatiales différentes mais intellectualisantes, la quête est plus que possible.

**Mots clés :** Identité, quête, espace, onirisme.

**Introduction:** La littérature permet de servir des histoires généralement fondées sur des principes plus au moins récurrents. C'est pourquoi, nous retrouvons, dans la majorité des textes, un ensemble d'éléments susceptibles de faciliter la compréhension de l'univers fictif offert par l'auteur. Les éléments textuels que sont les personnages, l'espace et le temps favorisent cette dynamique et permettent de jalonner des architectures fictives propres à chaque écrivain. Chez Djamel Mati, et précisément dans *Aigre-doux : les élucubrations d'un esprit tourmenté*, nous assistons à une mise sous récit d'une histoire d'un personnage, qui, perdu et égaré, essaye d'entreprendre une longue quête de sa personne. L'auteur a choisi de le faire transiter dans des points nécessaires et inéluctables pour recouvrer son identité. Ainsi, nous remarquons qu'à travers cette écriture, l'espace et l'Autre acquièrent et quelques fois déterminent la quête en question. Voulant savoir d'où il vient, où il est, et qui il est le personnage-narrateur entreprend un voyage, rencontre des gens et investit des espaces.

L'histoire telle que racontée par Djamel Mati, nous invite à réfléchir au niveau du cadrage spatio-temporel, cet univers dans lequel se déroule l'essentiel d'une quête. Essentiellement donc, cette construction identitaire est tributaire d'une figuration spatiale et actorielle qui couvrent le théâtre d'une intrigue complexe où l'acteur principal est, jusque-là, innommé. Cela, nous amène à interroger le personnage dans ses différentes articulations et le confronter à d'autres éléments textuels, pouvant nous renseigner sur sa dimension identitaire, et les valeurs qu'elle requiert. Conjointement à cette réflexion, une autre plus intéressante encore, prend forme. En face de cette quête qui met en interaction les deux entités textuelles, l'une et l'autre, de leurs oppositions, acquièrent et recouvrent une dimension sémantique qui traduit un divers identitaire et spatial allant de la dysphorie à l'euphorie. De cet entrelacs, sera dégagé les différentes thématiques qui en découlent.

Etant inconnu, ne sachant rien de l'univers qui l'entoure, notre personnage principal, présenté par l'auteur comme cloîtré, prisonnier et anonyme, s'engage dans des rapports conflictuels avec l'espace, le temps et les autres personnages. N'étant point nommé, n'ayant aucune identité, se refusant à l'espace de son embrigadement, l'impossibilité de le saisir et vu son rapport des plus inexplicables au passé, au présent et au futur, sont autant de données qui nous poussent à nous interroger sur les raisons d'une telle privation et les profondeurs d'un tel déracinement. Se grefferont à cette problématique, dans un rapport opposé, les étapes et les moyens nécessaires au personnage pour répondre aux exigences de sa quête. Nous supposons, à cet effet, que la connaissance de celui-ci, passe inévitablement par plusieurs étapes que nous développerons par détails.

L'histoire, en résumé, est celle d'un déchirement qui pousse le héros, avant d'entreprendre et aller vers la quête de ce qu'il est, de faire le point sur l'espace immédiat qu'il occupe. Connaître préalablement les composants de son espace et les effets qui en ressortent, est plus que nécessaire à l'aboutissement de son expérience. A l'image des troubles et les tourments qui l'assiègent, le récit tel qu'offert par Djamel Mati est sous forme de plusieurs événements incertains et en rupture, aboutissant à l'incertitude

identitaire du héros. Nous allons voir, à cet effet, que plusieurs endroits, lieux et espaces, se mêlent pour mieux configurer une architecture se basant essentiellement sur des lieux référentiels et virtuels, nécessaires pour l'identité en question.

Pour ce faire, nous ferons appel à la sémiotique discursive qui nous permet d'interroger le personnage principal, qui, dans un ensemble d'interactions, communique les valeurs de l'espace et les thèmes qui s'y rattachent. Se basant généralement sur son caractère segmentaire cette démarche se donne les moyens d'une investigation sémantique minutieuse. Il est, dès lors, retenu dans cette tâche un ensemble de critères simples qui permettent d'avoir des sections analysables. Nous limiterons expressément notre segmentation aux disjonctions et conjonctions actorielle et spatiale que nous expliquons comme l'apparition ou la disparition des personnages et des espaces dans l'univers progressif du héros.

**1. Questionnements sur Soi: La réalité est celle d'un constat amer que le personnage principal se permet. Se réveillant dans un espace des plus lugubres, le héros de *Aigre-doux*, enregistre à travers une sémantique négative l'appartenance à un espace qu'il refuse. Un espace qui l'affecte dans son identité au point où le rejet est total. C'est pourquoi, le personnage principal s'interroge sur soi, sur les autres et sur son espace immédiat. Il déclare, à cet effet : « depuis mon retour, je ne reconnais plus rien, ni les personnages, ni les lieux, encore moins les comportements »<sup>1</sup>. Le présent segment nous convie à une réflexion plus large qui nous renseigne sur les différentes articulations de l'acteur principal. Nous estimons qu'en face d'autres personnages, le héros semble affirmatif quant à une inscription plus qu'absente, lui qui ne reconnaît personne. Cette absence est visible aussi du côté de l'espace, avec lequel la conjonction semble fragile. Dans tel cas l'identité est comprise, dès lors, entre son rapport à l'espace immédiat et ses différents liens avec les autres. A cela s'ajoute la perte de la mémoire, chose qui empêche le héros d'avoir un rapport précis avec le passé, pouvant même le renseigner sur ce qu'il était. Les problèmes d'appartenance et d'identification surgissent alors, pour mieux développer le doute et le désarroi qui**

accompagnent un personnage en manque de référents. L'affliction est telle que le personnage principal avoue : « ces interrogations que je ne cesse de poser : où suis-je ? D'où viens-je ? Et qui suis-je ? »<sup>2</sup>, sont autant de questions auxquelles il est confronté, et auxquelles il essaye de répondre. Si ces interrogations sont toujours relatives à un esprit tourmenté, que le personnage se pose en aparté, cela touche également notre héros dans ses différentes discussions avec d'autres personnages. Il n'omet point de demander aux autres qui il est ? Il conçoit, à cet effet, cet autre qu'il ne connaît toujours pas, comme une vérité avec laquelle sa quête de soi est possible. Jusque-là innommé, n'ayant aucune désignation, notre héros, s'engage dans une expérience évolutive et élaboratrice, pour une recherche totale. Il apparaît, à cet effet que « *l'identité est (...) quelque chose qui évolue, qui traverse des phases d'élaboration, c'est quelque chose qui murit* »<sup>3</sup>. En face d'une mémoire défaillante, d'une perception négative de l'espace notre inconnu entend faire et entreprendre sa quête. C'est une quête sous forme d'une ouverture vers l'extérieur et vers l'ailleurs. Mis au parfum par sa femme sur l'endroit qu'il occupe le personnage se refusant à l'idée de s'établir définitivement dans le point B114, et de surcroît avec une femme qui prétendait être la sienne, exclut l'opportunité de rester tout en acceptant les faits. Tout lui fait défaut, lui qui ne sait toujours pas ce qu'il est, ce qu'il était et ce qu'il veut. Pour cela, Djamel Mati lui fait dire en termes claires ceci : « *Je ne sais plus qui je suis, ni ce que je veux. La vie actuelle, dans cette piaule, ne me convient plus, celle d'avant ? Je ne m'en souviens plus et celle qui va suivre, je préfère ne pas y penser. Je crois qu'il faut chercher ailleurs, mais surement pas à ce point B114* »<sup>4</sup>.

Ce condensé figuratif développe une articulation signifiante avec l'espace. De prime à bord, nous remarquons la dimension dysphorique de celle-ci, jouxté sur le plan thématique par l'incertitude et l'inquiétude. Le thème de l'emprisonnement est toujours pressant, car le héros est animé par l'envie de fuir et de tout quitter. Le doute s'avère encore plus présent ; le narrateur continue à se poser des questions sur sa personne. Encore une fois, il remet en cause, même

son appartenance à l'univers référentiel auquel il appartient. Toujours pris dans un processus réflexif inconstant, notre héros émet la possibilité d'appartenir au monde des morts. C'est dire qu'il est touché dans son côté sensitif, habilité à le renseigner sur la manière de s'inscrire émotionnellement au monde. On comprend, à cet effet que *« l'identité humaine serait(...) indissociablement le résultat d'un corps émotif et d'un esprit réflexif »*<sup>5</sup>. L'avis du narrateur épouse incontestablement cette réflexion, lui qui déclare: *« et si j'étais mort, si je n'étais plus de ce monde sans que je m'en rende compte ? Tel un fantôme hantant son esprit ? »*<sup>6</sup>. Cette simple pensée nous amène à nous pencher sur la notion de fantôme, qui, si l'on croit à la tradition n'est autre qu'une créature aux contours physiques immatériels. Ne sentant plus son corps, ne sachant plus qui il est, le héros avoue son incapacité à résoudre sa propre problématique. Dans un autre registre et par opposition à cela, la situation s'inverse. On est loin d'un personnage malheureux. Nonobstant la perte de l'identité, de cette immatérialité, le personnage principal tire une certaine satisfaction. Son attitude est telle qu'il se trouve dans un bonheur total. Il en découle jouissance et enchantement, lui qui déclare: *« je ne sais pas ce que mon corps est devenu, mais ce dont je suis sûr, c'est que le bonheur habite cette chose innommable et sans forme que j'occupe »*<sup>7</sup>.

En quittant le point B114, le héros enregistre une conjonction avec l'espace du cimetière. C'est l'occasion de chercher un patronyme. Devant cette problématique il admet qu'il est à la recherche d'une possibilité d'un nom, susceptible de l'informer sur son passé et éventuellement sur son devenir. C'est dans cet espace qu'il veut résoudre la première équation. Il déclare: *« Je slalome entre les tombeaux en déchiffrant les épitaphes effacées par l'oubli, je cherche un nom: le mien. Je le cherche désespérément, mais pour le trouver, il faudrait que je le connaisse, ce patronyme »*<sup>8</sup>. Même dans une autres conjonction, cette fois-ci actorielle, du moment que le héros se trouve en compagnie d'autres personnages, la quête garde sa constance. Dans un dialogue prolongé, le narrateur, pour assouvir la curiosité de l'un de ses vis-à-vis, répond : *« je veux retourner chez moi, mais j'ai perdu mon origine. Je ne sais même pas qui je suis. Monsieur, savez-vous que je ne connais pas mon nom ? »*<sup>9</sup>. En face de telles interrogations

le héros est affirmatif quant à sa quête. Nous sommes en présence d'un personnage traversant monts et différents lieux pour recouvrir son identité. Les espaces sont divers, les moyens sont multiples. En résumé, l'objet de sa quête est lui-même. En termes claires, il dit : « (...) *je ne désire que me retrouver, savoir d'où je viens et reconstituer ma mémoire. C'est à ça que j'aspire* »<sup>10</sup>.

**2. De l'aigreur du B114 vers un ailleurs imaginaire: L'espace aura été l'élément le plus essentiel à l'être, lui, qui détermine sa façon d'être et de s'orienter. Il existe, dès lors, un rapport étroit entre l'homme et ce dernier. Il est plus que déterminant dans sa façon de se comporter. En d'autres termes, l'espace façonne l'homme et l'influence jusque même dans sa mentalité et ses sentiments. Tout comme pour les récits qui se construisent à travers les va-et-vient des personnages, l'identité est chose qui obéit aussi à ce rythme d'aller et venir. Le héros de *Aigre-doux* qui enregistre un rapport des plus négatif et dysphorique avec l'espace qu'il occupe, choisit de rejoindre d'autres lieux pour recouvrir son identité. Il est important donc, à présent de s'attarder non pas sur les lieux avec lesquels, plus tard, il va conjointre, mais au contraire sur l'espace immédiat que le personnage principal occupe, et l'ailleurs vers lequel il se projette. Il en va de même pour les terminaisons de ces conjonctions réparties sur les abords thématique et axiologique. L'essentiel donc, de cette réflexion est de voir les éléments qui perturbent et affectent le héros dans la perception de son espace immédiat et pourquoi se propulse-t-il vers cet ailleurs qu'il ne connaît pas.**

Djamel Mati est de ceux qui conçoivent l'espace comme l'entité par laquelle une partie de nous se manifeste. A travers son narrateur, il confirme cette conception en disant : « *il y a des endroits qui font de nous ce que nous sommes* »<sup>11</sup>. Pour saisir la portée d'un tel constat, il est préférable d'observer le héros dans ses différents comportements lui, qui est tout le temps sous l'emprise négative de son espace. Contestant l'idée d'appartenir à l'espace dans lequel il est largué, il manifeste le sentiment de malaise. Si, jusque-là, les questionnements concernent uniquement sa personne, le héros ne tarde pas à se poser d'autres qui touchent également son rapport à l'espace. Il en ressort de

cet entrelacs, la dysphorie d'un espace qu'il féconde, sur l'axe des valeurs comme lugubre et source d'angoisse. Il ne se gêne pas de déclarer : « *depuis mon retour je ne me sens pas bien* »<sup>12</sup>. Si le présent segment nous donne l'idée d'un personnage en rapport euphorique avec d'autres espaces qu'il a connus, il n'en demeure pas moins, qu'il explicite le rapport contraire avec l'espace qu'il recouvre. C'est pourquoi, la problématique de cette appartenance, développe la dimension d'un acteur sceptique. En discutant avec la seule femme avec laquelle il occupe la mesure, il avoue : « *c'est où ici ?* »<sup>13</sup>, ou encore : « *mais c'est où chez moi ?* »<sup>14</sup>.

En plus de méconnaître l'espace immédiat auquel il appartient, le personnage, dans son rapport à celui-ci, explicite la dimension d'un espace clos et fermé. C'est un espace dans lequel, les jours semblent se répéter indéfiniment. La fuite est, apparemment inéluctable.

Il a raison de penser que : « *les jours enfilent les nuits pour en faire des chapelets de semaines et de mois. Dans le petit studio de la rue B au numéro 114, rien n'as changé* »<sup>15</sup> pour lui. C'est pourquoi, l'envie de prendre possession de ce qu'il ne maîtrise pas, est à l'ordre de son entreprise. Il entame un voyage dans le temps et dans l'espace. C'est ce que nous appelons, théoriquement, de l'errance. Il ne s'agit point d'une errance d'un point de vue référentiel où il est question de positionnement spatial, mais au contraire, il s'agit d'une errance virtuelle et irréelle. En prenant conscience de l'impossibilité à l'espace immédiat de jouer en faveur de sa reconstruction identitaire, il commence à représenter l'ailleurs comme pouvant l'aider à se retrouver, lui qui ne jouit plus d'une identité claire et constante. En sombrant, donc, dans l'anonymat, et n'ayant pas la possibilité d'un rapport cohérent et stable avec son espace de toujours, un espace que nous considérons comme traumatique, notre héros entreprend des voyages vers des espaces, qu'il considère, cette fois-ci, comme des espaces d'enracinement. La possibilité d'une telle entreprise est due comme nous le voyons dans le texte, à des transitions simples. Visiblement, à l'espace immédiatement perçu, d'autres viennent s'y greffer. Nous assistons à l'apparition d'autres espaces superposés qui sont d'ordre fictionnels.

Dans son inscription à l'espace, le narrateur convie, dans ses incursions oniriques et imaginaires d'autres qu'il féconde sur l'axe axiologique comme euphoriquement utiles. La courroie de transition susceptible d'assortir les deux espaces semble plurielle : tantôt c'est le rêve, tantôt sont le souvenir et l'imagination. Nous passons donc, du réel à l'irréel pour enregistrer l'un des rapports les plus sceptiques qui développent le désencrage spatial de notre héros. C'est pourquoi l'espace immédiat est peu connu.

Sous l'influence d'un ailleurs positif, agissant comme un élément de conjonction identitaire, quoique d'ordre fictionnel, notre héros, se permet des projections répétitives. Cet ailleurs virtuel, répond à ses exigences. Le manipulant, Djamel Mati, nous donne à lire un ailleurs euphorique où la possibilité de lire un espace d'évasion et de reconquête est permis. C'est pourquoi la recherche de soi est précédée d'abord par la recherche d'un ailleurs désiré. Paradoxalement, cet ailleurs n'est jamais connu pour notre héros. Il est sous l'emprise de cette envie de partir vers des espaces que lui-même dit n'ayant aucun référent pouvant les définir. L'envie étant pressante, notre narrateur déclare : « *je pars, mais...pour aller où ?* »<sup>16</sup>. Il paraît que les questionnements du héros reprennent de plus belle. Malgré la méconnaissance de l'espace vers lequel il veut rejoindre, il s'empresse de le faire. Il enregistre, à cet effet, une nouvelle disjonction avec l'espace qu'il occupe jusque-là. En évoluant dans l'immobilité d'un ici écrasant, il concourt vers cet ailleurs, qui, au gré d'une thématique positive révèle, mal gré bon gré, la liberté et l'évasion. Djamel Mati lui impute cette déclaration combien significative pour un personnage opprimé : « *me voilà donc dehors, tout est en moi, rien sur moi. Je quitte la vieille cité pour un voyage qui durera une heure ou une éternité. Je m'en fous, pourvu que je sois ailleurs* »<sup>17</sup>.

Les organisateurs spatiaux et temporels auxquels a recours l'auteur du texte donnent à lire le balisage d'un voyage, à considérer, déjà comme une fuite ou une errance, sachant que le point d'arrivée n'étant pas connu d'avance. Les figures *heure* et *éternité*, développent implicitement le risque d'un voyage, qui peut exposer notre héros à une disparition définitive. En effet, faisant de la pilule- une substance



psychotrope- le moyen de transgression spatiale et temporelle, le héros entreprend le voyage à ses risques et périls. Aussi répétitives qu'elles soient, ces incursions le mènent dans des espaces divers, d'où l'impossibilité au héros de concevoir, à l'avance un point d'attache : « où ai-je encore atterri ? »<sup>18</sup>. Guidé par un esprit tourmenté, il investit des espaces diversifiés, jusque à ceux que l'on considère comme n'ayant aucun lien terrestre.

*Je me sens pénétré par une étrange sensation : celle d'entrer dans une nouvelle dimension. Est-ce mon esprit qui chavire ou est-ce la route qui est faite en pâte à modeler ? (...) ma pensée s'inscrit loin devant. Je l'ai envoyée en éclaireur, prospecter un point qui tourne au bout de mon chemin. J'avance pour rattraper mon passé, ce passé qui me bloque et ne me permet pas de vivre l'instant présent et encore moins le prochain*<sup>19</sup>.

Dans le sillage de cette réflexion, pour Isabelle Steffen-Prat, il est question « de détourner l'ici étouffant et immobilisant, de le transgresser pour se dédoubler et s'évader »<sup>20</sup>. Nous retenons, dans cette réflexion, la capacité de morcellement que subit notre héros dans l'espace et dans le temps, lui, qui, intermédiairement, se dote de la disposition, le donnant à la fois en conjonction à l'ici et à l'ailleurs. La conception de l'ailleurs dans ce cas de figure est loin d'être géographique, dans la mesure où l'auteur le conçoit comme existant, grâce aux élucubrations de l'esprit du héros. Sujet à des flâneries spirituelles et oniriques, l'auteur fait visiter au héros, des espaces des plus imaginaires. Il advient, à cet effet, qu'il est question d'investissements fictifs d'un ensemble de lieux qu'Isabelle Steffen-Prat, conçoit « comme un ailleurs psychologique et métaphysique »<sup>21</sup>. Des lieux que l'imagination de l'errant féconde, dans ses égarements, comme ambivalents et changeants. Cet ailleurs, acquiert essentiellement donc, son caractère ambivalent qui enregistre l'impertinence et la muabilité d'un monde difficile à cerner et à définir.

**3. Soi et ses différentes articulations avec les espaces: Les élucubrations de l'esprit tourmenté- nous reprenons d'une manière déformée l'intitulé du texte tel que présenté par Djamel Mati- donne à lire une figuration spatiale riche et diversifiée. D'entrée de jeu, pour marquer l'importance de ces pérégrinations, l'auteur ne tarde pas à concevoir dans des**

conjonctions spatiales différentes et multiples, la portée sémantique de l'ensemble de ces lieux qui permettent au héros de saisir quelques-uns des caractères de sa personnalité. Sujet à d'autres déplacements, il se demande déjà, que pourrait-il apprendre de ces espaces à venir: « *en haut, derrière les collines une autre route, une nouvelle ville m'attendent, que vont-elles encore m'apprendre ?* »<sup>22</sup> Plein d'entrain et de curiosité, le narrateur, dans un rapport intellectuel à l'espace, continue de collecter les éléments pouvant faciliter la reconquête de soi. Nous assistons à un voyage initiatique nécessaire. Le désert semble occuper l'une des étapes les plus essentielles à la quête. Sous forme d'une quête des origines, l'inconnu de notre récit, va la découverte de ces contrées arides, qu'il représente comme susceptible de le renseigner sur sa personne. Cet espace se présente, dès lors, tel une origine, inéluctablement à concevoir comme une escale obligatoire. Le narrateur dit de cet endroit : « *un désert combien vide pour nos regards, mais combien plein pour nos cœurs, un désert plein de révélations* »<sup>23</sup>. Il n'est, à présent un secret pour personne, du moment que l'auteur insiste sur le fait que l'espace du désert est habilité, non seulement à interroger l'homme dans son identité, mais aussi, à apporter quelques-unes des réponses qui lui sont nécessaires. Le mot *révélation* n'est pas, dans l'ordre des mots utilisés par l'auteur, vain et fortuit, mais au contraire, il possède une charge sémantique riche et significative. Nous comprenons directement que le désert est l'espace qui complète les lacunes identitaires du héros. Il en découlera, probablement de cette interaction la découverte de soi. Cet espace est susceptible d'apporter des réponses aux questions précédemment posées. L'expérience y est, avant qu'elle soit morale et spirituelle physique et charnel. C'est dans cet endroit que le héros commence à découvrir, au gré d'une nature rude et difficile, ses capacités et ses limites. Il apprend vite que l'ensemble de ses membres sont sollicités pour vaincre et rester en vie. Il affirme, dans la douleur d'une expérience dure avec la nature: « *épuisé par l'effort et terrassé par le soleil, j'avance dans la souffrance dans ce monde où même le vent gémit quand il souffle* »<sup>24</sup>. Le verbe du mouvement

**« avancer », explicite une dynamique constante, nonobstant ce que le héros endure de souffrance et autres malaises. Figurativement nous sommes en présence d'un espace des plus difficiles à exercer. L'explication thématique est telle qu'elle développe le caractère de la souffrance endurée. Elle est à la fois physique et mentale.**

Convaincu d'une telle errance, le protagoniste est confiant quant à la capacité au désert de lui permettre de se retrouver. Son but immédiat est pressant. Il déclare : *« aucun repère, mais avec comme seule obsession : retrouver mon chemin au milieu du désert »*<sup>25</sup>. Étant multiples les expériences offertes satisfassent le héros. Du désert, il a appris combien il est infiniment minuscule. En face d'un gigantisme naturel, l'homme, à en croire les conclusions de notre héros, apprend la simplicité, il apprend la souffrance et la paix, il apprend, en définitive, que l'homme, dans la vie, est soumis à la dualité Souffrance VS Paix. Le narrateur-héros s'émerveille en s'interrogeant *« quel est son réel message pour les hommes à part celui de nous enseigner sa grandeur »*<sup>26</sup>.

L'espace du désert, dans l'ordre des choses, exerce une fascination extrême sur le héros. Une fois imprégné de son décor, impliqué dans ces moindres changements, souffert et extasié de ses différents caprices, l'inconnu à ce désert envisage, même en le quittant d'y revenir assez souvent. Il fait, à présent parti de lui. Il est, dans le doute et la perte, l'espace pouvant lui assurer confort et guérison. Un repère vers lequel tout homme devait s'y rendre. D'ailleurs, le héros se fait la promesse de revenir, et ce à n'importe quel prix. Il le conçoit non seulement comme un point sur la carte, mais un endroit qui pourrait s'agir d'une destinée. Il assure : *« après avoir refermé la porte du désert, une voix au fond de moi susurre que c'est là que je reviendrai même si cela devait être mon dernier jour »*<sup>27</sup>.

L'étape ayant succédé à celle du désert semble, à première vue communiquer les mêmes ingrédients thématiques et symboliques. L'immensité du désert s'efface au profit de celle des immensités océaniques. La mer est vite conviée par l'auteur, afin de faire comprendre à son héros l'importance des espaces présentant l'incapacité à l'homme de poser pied. Que cherche-t-il, à cet effet dans ces espaces réputés comme dangereuses ? Ne présentant au

préalable que la valeur d'un espace de transit, la figure de la mer développe au fur et à mesure, sur l'axe des thématiques l'occasion, à Soi, perdu et égaré, de connaître et d'apprendre les rudiments nécessaires à la redécouverte. Le récit découvert dans une bouteille qui a échoué sur la plage permet au héros de s'engager dans un rapport d'identification à quelques personnages ayant quitté le B114. Ceux là en bravant le déchainement de la mer pour qu'en final n'échouer encore une fois, qu'aux abords de ce même point est l'histoire qui met à plat le moral de notre héros. Il apprend à travers ce récit, l'inutilité d'un tel voyage, sachant au préalable les multiples désagréments auxquels, il va être confronté. Toutefois, cela lui a permis de savoir les raisons qui sont derrière cette mésaventure, qui finit apparemment au point B114, l'ex rue du diable. Ces raisons sont diverses, mais toutes en relation avec l'amertume d'appartenir à un espace lugubre ne pouvant point les satisfaire. Un espace où il est impossible d'envisager l'avenir sous de meilleurs auspices. En ce sens, les personnages du récit de la bouteille témoignent que :

*C'est par un soir de tristesse que nous décidâmes de partir, tous ensemble, nous enfuir de ce lieu le plus loin possible pour récupérer cette clef perdue dans les écumes de la tourmente. La mer nous tendait ses bras tumultueux, elle offrait une issue douloureuse à notre destin condamné à perpétuité dans ce baigne ouvert<sup>28</sup>*

Dans ce condensé figuratif, l'auteur nous fait découvrir, dans un récit imbriqué dans le récit premier, l'histoire amère d'un ensemble de personnages ayant quitté le point B 114 pour se rendre dans l'autre côté de la rive. Dans des incursions imaginaires, le héros principal nous fait remarquer, l'aspect véridique d'un voyage que lui, jusque-là se permet uniquement virtuellement. Nous comprenons, dans un jeu d'identification que la thématique est la même : le naufrage. D'un côté celui de notre protagoniste, perdu dans le labyrinthe d'un esprit tourmenté, à la recherche de soi, de l'autre côté, celui des naufragés de la mer, à la recherche d'un espace clément. Il est évident qu'à travers le récit de ces derniers, qu'au commencement de ce voyage était une idée, une image, une représentation. Le voyage, avant qu'il soit effectif, il est d'abord virtuel et imaginaire. Il est un voyage qui a pour but, la redécouverte.

**4. Soi et l'Autre : une expérience inévitable:** Dans ses différentes pérégrinations, le personnage principal prend conscience de la nécessité de découvrir l'autre, qu'il conçoit comme essentiel à sa quête d'identité. Ayant moins d'informations sur sa propre personne, connaître l'élément qui lui ressemble le plus est l'occasion de se connaître. S'ensuivront à cet effet, dans ses multiples voyages, plusieurs rencontres desquelles il tire des enseignements. Sémiotiquement, nous sommes devant des disjonctions et des conjonctions nécessaires pour une conjonction définitive avec soi. Le principe est tel que notre héros-vadrouilleur comprend qu'il faut continuer sa marche. Il déclare : « *pour le moment je dois poursuivre mon chemin : voir les choses pour me revoir, comprendre les gens pour me comprendre* »<sup>29</sup>. Le verbe de modalité *devoir* que l'auteur intègre dans le raisonnement du héros développe l'obligation de découvrir cet autre. A travers lui la compréhension de soi est possible. Nous supposons, à cet effet, à la lecture de ce segment, que nous sommes éventuellement devant une incompréhension de soi, et non pas une perte d'identité. La récurrence de la figure *comprendre* nous permet d'émettre une telle hypothèse. Chercher à travers l'autre ce qui est commun permet apparemment à notre protagoniste de connaître ce qui lui est propre et permanent. A travers donc, son appartenance à un groupe, notre héros innommé, pourrait distinguer aussi, à travers sa différence, ce qu'il est réellement. C'est ce qui s'apparente dans le jargon ésotérique à l'identité essentialiste et individuelle.

Par ailleurs, dans ce jeu, il est important de tenir compte de la nécessité d'un contact entre soi et l'autre. Vivre son altérité est plus que déterminant dans l'acquisition de son identité et pourquoi pas la découverte de ce qui le distingue de cet autre indispensable. Il est justifié, dès lors, de concevoir dans cette dynamique que nous sommes en face de « *la reconstruction d'une identité par l'expérience de l'altérité* »<sup>30</sup>. C'est pourquoi, dans la présente analyse, tenir compte des différentes conjonctions du héros avec les gens qu'il rencontre est plus que fondamental. A cet effet, le souci premier est d'asseoir notre analyse en fonction de l'itinéraire du protagoniste, appelé à répondre

aux multiples rencontres et oppositions avec d'autres acteurs du discours.

Précédemment, nous avons relevé que l'inconnu au point B114 partage sa piaule avec une femme qui prétendait être la sienne. Or, ce dernier, se refusant à l'idée de lui appartenir, entreprend un voyage et part à la découverte de soi. Dominés par les rêves et l'imagination, ses découvertes semblent revêtir un intérêt particulier. Etant le premier acteur avec lequel il conjoint, cette femme est à considérer comme le point de départ de l'ensemble de ces conjonctions nécessaires, aussi différentes les unes les autres. La situation dysphorique dans son articulation avec elle, est-elle appelée à se transformer ou garder les mêmes valeurs axiologiques ? Les incursions oniriques auxquelles l'auteur expose son héros sont un prétexte où la superposition des espaces est possible, mais aussi l'occasion d'étaler un ensemble de théories, de thèses et autres conceptions qui profitent à l'homme dans la vie de tous les jours. Les rencontres sont multiples, toutefois, à première vue, celles-ci acquièrent, toutes, des valeurs négatives. Le narrateur, explique : « *sur la route, les rencontres que je fais me paraissent hostiles, mais étrangement familières. Je crois me reconnaître dans mes ennemis* »<sup>31</sup>. A la lecture de cet agencement figuratif, nous sortons convaincus, qu'il s'agit, dans cette rencontre de la première étape ayant généré le début d'une identification. Le héros comprend qu'il est devant ses semblables, nonobstant le caractère hostile de ces derniers. Il reconnaît en eux, le caractère humain qui oscille entre le beau et le laid, le bien et le mal.

Dans ses différentes remarques, le héros est affirmatif quant à sa condition humaine. Il affirme : « *je remarque un homme, c'est moi (...) cet homme n'est plus rien, plus personne, pourtant c'était quelqu'un...un être humaine.* »<sup>32</sup>. L'identification aux autres semble générer une sémantique évolutive, le héros acquiert à travers eux ce qui se rapporte à l'homme. La reconnaissance est telle que notre protagoniste se voit représenter par l'autre miséreux. A travers lui, il comprend qu'être homme est aussi vivre dans *l'aigre* et dans le *doux* c'est le propre de l'existence humaine. Pour mieux se connaître, le narrateur s'engage dans l'entreprise de connaître déjà cet autre pluriel auquel il s'identifie. Tout passe par lui, se frotter à lui, le découvrir et

percer son mystère, saisir la forme avec laquelle il se présente sont autant d'opportunités possibles pouvant élucider le mystère de sa propre personne. « *Désormais, le moi doit se situer, trouver son identité, par rapport à l'Autre, c'est-à-dire dans l'entrevue avec son altérité* »<sup>33</sup>. Présenté comme un être souffrant, isolé de la société vivant sans l'homme, notre héros se transforme, s'identifie à son semblable et s'impose comme une vérité. Ayant déjà vécu dans une sorte de tristesse, l'autre lui offre la possibilité de quitter son isolement. Il déclare : « *j'avais eu peur...pas maintenant(...) maintenant que j'ai trouvé d'autres compagnons de route, je ne vais plus les quitter* »<sup>34</sup>. Etant au début, en retrait de la société, notre héros apprend à faire confiance à cet autre, et se réapproprie sa qualité d'homme, mais tout en conservant les caractéristiques les plus distinctives qui l'engage dans une forme de distanciation. Dans ses rencontres, il commence à apprendre beaucoup de belles et de mauvaises choses. Aussi désagréables qu'agréables, dans celles-ci, il se rend compte qu'il est un homme à la fois conjonctif et disjonctif. L'autre lui apparaît comme une expérience inévitable, quand bien même nécessaire. Il acquiert, perd et manifeste un comportement. D'où, sa capacité à juger, et ses aptitudes à apprécier et à déprécier. Nous rejoignons, dans cet état de fait Paul Siblot qui affirme que « *l'identité ne préexiste pas au contact : elle est un produit qui naît de lui* »<sup>35</sup>.

**Conclusion:** L'impossibilité de lire un personnage défini, n'ayant substantiellement qu'une pauvre épaisseur identitaire, lui qui est constamment sujet à des interrogations, nous renseigne sur l'entreprise d'un auteur qui fait naître chez son personnage principal, l'angoisse d'appartenir à un espace qu'il conçoit comme lugubre et triste. Ces questionnements se rapportant au personnage principal que nous considérons comme complexes se construisent autour de l'espace qu'il occupe, de son rapport aux autres personnages qui l'entourent et aux différents éléments qui viennent affecter ou/et favoriser la reconquête de soi. Le narrateur, en quête de lui-même et du Bien, se trouve immergé dans les abysses du mal-être, il finit, après et à travers des chocs brutaux et nombreux et de profondes déconvenues, par se muer

en ce qu'il a de meilleurs en lui. Le "Je" finit par extraire le doux de l'aigre.

Le narrateur, dans une sorte d'immersion dans les méandres du Moi, offre une possibilité de quitter parfois un monde référentiel oppressant. Le monde intérieur est un recours possible pour embrasser un ensemble plus vaste ; l'inconscient individuel croise l'inconscient collectif. A ce moment, le « je » omniprésent, qui boit la vie (aigre-douce) jusqu'à la lie, rejoint un nous et un il qui sont le lieu d'une altérité à multiples facettes.

L'univers du roman semble, à certains moments, immuable pourtant les choses bougent. L'histoire qui paraît, de prime abord fermée (ésotérique) est en fait d'un abord très sociable. Elle nous parle tout simplement d'un monde, le nôtre. Le désert et la nécessité d'y retourner, est cette entreprise qui consiste à dire que la quête de soi est chose qui se fait au quotidien. La quête n'est jamais définitive. A travers cet espace l'auteur nous enseigne que dans le cas où l'on ne se serait pas trouvé soi-même, on continuera à se chercher. Alors, on se met à rechercher en ce qu'il y a de plus profond en nous. Le voyage dans l'aigre-doux ne peut se faire, dans ce cas précis qu'à travers les abstractions naturelles ou artificielles du moi, d'où le rêve et l'onirisme pour une conjonction avec ces espaces qui subjuguent les aperceptions. Il est celui du vide absolu et du plein invisible. Il s'apparente en tout point au virtuel, l'espace et le temps n'ont plus le sens de la réalité. Seule la sensation étrange d'un bonheur incommensurable envahit les sens du voyageur.

En définitive, l'interrogation première semble ne pas trouver de réponse, car le narrateur ne recouvre toujours pas son identité. Il reste éternellement, cet inconnu du point B114. Toutefois, à bien y réfléchir en face de l'unique personnage nommé, Abdullah, cet homme ordinaire, présenté sous son air cupide et traître, facile à repérer, notre héros sans nom, en apparence contradictoire, puisqu'il ne sait, lui-même pas qui il est se présente comme un homme bien, qui a fini par avoir raison du mal-être, auquel le « nous » peut s'identifier.



### Bibliographie des références citées

- Algirdas Julien GREIMAS, Joseph COURTES, *Sémiotique Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, T1, Paris, p. 344.
- Alex Mucchielli, *L'identité*, « que sais-je ? », 1986, 7<sup>e</sup> éd. 2009.
- Erstellt von, *A la rencontre de l'Autre: l'écriture de l'altérité* dans *Les Nuits de Strasbourg* d'Assia Djebar, 2005/ 2006.
- Everaert-Desmedt Nicole, *sémiotique du récit*, De Boeck, 2004.
- Hervé Marchal, *L'identité en question*, Editions Marketing S.A., 2006.
- Isabelle Steffen-Prat, « L'Ailleurs désiré et impossible d'Isabel Coixet » *Cahiers d'études romanes*, 23 | 2011, in <http://etudesromanes.revues.org/668>, consulté le 27 novembre 2013.
- Mati, *Aigre-doux, Les élucubrations d'un esprit tourmenté*, Apic, 2005.
- Markus Raith, « *Schultze Gets The Blues* : le voyage comme quête identitaire » *Les Cahiers du MIMMOC*, 6 | 2010, <http://mimmoc.revues.org/523>, consulté le 10 octobre 2013.
- SIBLOT P., « Les français et leur langue », in *Cahier de praxématique*, Aix-Marseille, PUP, 1991

---

1 - Mati, *Aigre-doux, Les élucubrations d'un esprit tourmenté*, Apic, 2005, p.23.

2- Mati, *Dj, op.cit.*, p.32.

3 - Alex Mucchielli, *L'identité*, « que sais-je ? », 1986, 7<sup>e</sup> éd. 2009, p.96.

4 - Mati, *Dj, op.cit.*, p.58.

5 - Hervé Marchal, *L'identité en question*, Editions Marketing S.A., 2006, p.13.

6- Mati, *Dj, op.cit.*, p.121.

7- Mati, *Dj, op.cit.*, p.255.

8- *Ibid.*, p.123.

9- *Ibid.*, p.174.

10- Mati, *Dj, op.cit.*, p.241-242.

11- *Ibid.*, p.55.

12- *Ibid.*, p.14.

13- Mati, *Dj, op.cit.*, p.15.

14- *Ibid.*, p.16.

15- *Ibid.*, p.32.

16- Mati, *dj, op.cit.*, p.66.

17- *Ibid.*, p.68.

18- Mati, *Dj, op.cit.*, p.157.

19- *Ibid.*, p.69.

20- Isabelle Steffen-Prat, «L'Ailleurs désiré et impossible d'Isabel Coixet », *Cahiers d'études romanes*, 23 | 2011, in<http://etudesromanes.revues.org/668> , consulté le 27 novembre 2013.

21- *Ibid.*

- 22- Mati Dj, *op.cit.*, p.87.  
23- Mati, Dj, *op.cit*, p.74.  
24- *Ibid*, p.75.  
25- *Ibid*, p.77.  
26- Mati, Dj, *op.cit*, p.79.  
27- *Ibid.*, p.81.  
28- Mati, Dj, *op.cit*, p.83  
29- *Ibid*, p.81  
30- Markus Raith, « *Schultze Gets The Blues : le voyage comme quête identitaire* » *Les Cahiers du MIMMOC*,6 | 2010, <http://mimmoc.revues.org/523> consulté le 10 octobre 2013.  
31- Mati, Dj, *op.cit*, p.93.  
32- *Mati, op.cit*, p.108.  
33- Erstelltvon, *A la rencontre de l'Autre: l'écriture de l'altérité* dans *Les Nuits de Strasbourg* d'AssiaDjebar, 2005/ 2006, p. 5.  
34 - Mati, Dj, p. 179.  
35- SIBLOT P., «Les français et leur langue», in *Cahier de praxématique*, Aix-Marseille, PUP, 1991, p.94.